∞ ∞ ∞

« OBJETS À RECYCLER, AVEZ-VOUS DONC UNE ÂME ? ... »

∞ ∞ ∞

∞ ∞ ∞

« Rien n'est jamais seulement ce qu'il est.
Toute chose contient davantage qu'elle-même.
L'art consiste à révéler cet excédent d'être. »

Pascal di Péri

∞ ∞ ∞

Pourquoi fallait-il écrire MUES ?

∞ ∞ ∞

À partir de quelle nécessité une telle œuvre éditoriale pouvait-elle naître ?
Non d'une volonté de parler d'art, ni d'un désir de positiver une problématique environnementale.
Pas plus d'ailleurs de porter l'ambition d'éditer une collection de « beaux livres ».

Tout cela existe déjà, souvent avec talent. Et pourtant, quelque chose manque encore…

Notre époque transforme la matière plus vite qu'elle ne transforme le regard.
Nous savons produire, consommer, et parfois recycler. Mais savons-nous encore reconnaître ce qui, sous les apparences, demeure capable de renaître ?

C'est de cette interrogation qu'est née **MUES**. Non comme un ouvrage sur le recyclage, mais comme une méditation sur la métamorphose.

Car là où le recyclage décrit une opération,
La mue décrit un destin.
Là où le recyclage agit sur les objets,
La mue engage tout l'être.

La mue ne consiste pas à devenir autre, mais à révéler ce qui demeurait en attente sous une ancienne forme.

Dès lors, les œuvres présentées ne sont plus le sujet du livre.
Elles en deviennent les démonstrations silencieuses.

Dans cette réflexion, l'écologie, l'art, la poésie, et la philosophie, cessent d'être des disciplines séparées. Elles apparaissent comme les expressions d'un même mouvement intérieur : celui qui conduit toute chose à accomplir sa propre transformation.

Les huit opus de cette collection ne développent donc pas huit thèmes.
Ils décrivent huit métamorphoses successives du regard.

Comme les mouvements d'une même symphonie, ou les reflets d'un même cristal, chacun possède son autonomie, mais tous participent d'une architecture unique. Cette architecture ne s'achève d'ailleurs pas avec le huitième opus. Elle trouve son plein accomplissement dans un volume supplémentaire. Un opus plus que singulier : l'OPUS 00, qui sera publié après la parution de l'OPUS VIII. Non pour conclure, mais pour révéler, à postériori, l'architecture invisible de l'ensemble.

Prologue

« Notre civilisation a su contraindre la matière pour produire des objets. Elle doit désormais apprendre à honorer cette matière, pour enfin produire des métamorphoses. Car la richesse d'une civilisation ne se mesure pas seulement aux « moules » qu'elle fabrique, mais à sa capacité de révéler ce qui était déjà en devenir. »



Il fut un temps où l'homme apprit à maîtriser le feu, à tailler la pierre. Puis il apprit à fondre le métal. À domestiquer le vent. À écrire. À imprimer. À calculer. À produire. À produire davantage …
Chaque siècle ajouta sa puissance au précédent. Mais aucune puissance n'a jamais garanti la sagesse. Aujourd'hui, ce n'est plus notre capacité de fabriquer qui est mise à l'épreuve. C'est notre capacité de transformer. Transformer notre regard avant de transformer le monde. Car le monde ne devient jamais ce que nous voulons. Il devient peu à peu ce que nous regardons.

Tout commence par un regard. Le regard décide de ce qui est utile, de ce qui est vrai, de ce qui est juste, de ce qui est beau ; et enfin, de ce qui mérite d'être sauvé. Le reste suit. Les techniques. Les économies. Les lois. Les villes. Les paysages. Les civilisations …

Le regard est la première architecture du monde. Mais, depuis maintenant bien des années, nous ne faisons que perfectionner les moules :

Les moules de la matière industrielle reproduisent les objets.
Ils dé-singularisent.

Les moules de la pensée figent les idées en certitudes.
Ils rassurent.

Les moules du langage usent les mots jusqu'à ce qu'ils cessent de révéler le réel.
Ils bégaient.

Les moules du regard habituent les yeux à ne plus voir l'inattendu.
Ils filtrent.

Les moules économiques réduisent la valeur à des logiques comptables.
Ils marchandisent.

Les moules sociaux distribuent les rôles avant l'écriture de la pièce.
Ils assignent.

Les moules culturels transmettent les héritages, mais parfois aussi les oublis.
Ils codifient.

Les moules intellectuels ordonnancent le monde jusqu'à en faire disparaître le mystère.
Ils dissèquent.

Les moules spirituels préservent les rites, mais peuvent perdre le souffle qui les animait.
Ils automatisent

Certes, tous sont nécessaires ; mais tous s’épuisent, s’appauvrissent, se dessèchent, jusqu’à devenir stériles, lorsqu'ils prétendent être définitifs.

Chaque moule enferme pour reproduire.
Chaque mue libère car elle révèle.

Nous avons certes appris à exploiter les matières. Il nous reste à découvrir leur mémoire.
Nous avons appris à mesurer leur valeur. Il nous reste à entendre leur histoire.
Nous avons appris à jeter. Il nous reste à reconnaître.

Car rien n'est jamais seulement une chose. La pierre c’est du temps devenu matière silencieuse. Le livre est une mémoire offerte à d'autres mémoires. Le fragment oublié, délaissé, est parfois le commencement d'une œuvre.

Tout ce qui existe, attend peut-être d'être regardé une seconde fois. La création ne consiste pas toujours à ajouter. Elle consiste souvent à révéler. Le sculpteur retire. Le poète écoute. Le vigneron accompagne. Le jardinier attend. Le passeur transmet. L'artiste, ralentissant le temps et déplaçant l’espace, apprend à reconnaître les métamorphoses déjà présentes dans les choses, et nous les révèle. Pour elles, c’est comme une seconde naissance qui commence dans la conscience de celui qui regarde.

Pour cela, il faut faire que l'intelligence serve la conscience. Que la technique serve le vivant. Que la culture redevienne une transmission. Que le livre redevienne une initiation. Que l'objet redevienne un symbole. Que l'art redevienne une expérience. Créer n'est pas imposer une forme. Créer, c'est permettre à une forme cachée de devenir visible. La nature le sait depuis toujours. Elle transforme sans tapage. La feuille devient humus. Le bois devient terre. La vigne devient vin. Le minerai devient lumière. La lumière devient couleur. La couleur devient émotion. L'émotion devient conscience.

Ainsi avance le vivant. Par métamorphoses. Jamais par reproduction. Les civilisations suivent la même loi. Lorsqu'elles cessent de transformer, elles commencent à accumuler. Puis elles accumulent ce qu'elles ne savent plus aimer. Alors apparaît une étrange pauvreté. Les objets se multiplient. Le sens se raréfie. Les informations circulent. La connaissance s'efface. Les réseaux grandissent. Les liens s'amenuisent. Les performances augmentent. L'émerveillement diminue. Nous avons perfectionné l'art de fabriquer, d'extraire, d'accumuler, et de consommer. Pourtant, une question demeure : « Que produisons-nous intérieurement ? »

Les grandes mutations de l'histoire n'ont jamais commencé par des réponses techniques. Elles sont nées d'un déplacement de la conscience ; d'une manière nouvelle d'habiter le monde. L'art possède ce pouvoir singulier. Non celui d'ajouter un objet de plus au monde, mais d'en modifier silencieusement la perception. Il transforme moins la matière que celui qui la contemple. Il ouvre des passages entre l'intime et le collectif, entre le geste et le symbole, entre le réel et ce qu'il pourrait devenir.

Aujourd'hui, l'urgence écologique, la transmission culturelle, les mutations économiques, et les bouleversements technologiques ne peuvent plus être pensés séparément. Ils procèdent d'une même interrogation : « Comment faire évoluer notre relation au vivant ? »

Les huit opus (+1) de MUES ne sont ni un modèle ni une doctrine.
Ils ne conduisent pas à une fin. Ils apprennent à franchir des seuils.

Ils ouvrent une possibilité. Celle de considérer que chaque transformation visible procède d'une transformation invisible. Que toute matière porte une mémoire. Que tout regard peut devenir créateur. Et qu'une civilisation atteint peut-être sa maturité lorsqu'elle cesse de demander : « Que pouvons-nous encore produire ? » Pour commencer enfin à se demander : **« Que pouvons-nous encore révéler ou faire naître ? … »**